

Liberté

La Nuit transfigurée

Michel Pierssens

André Belleau (1930-1986)
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/31116ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pierssens, M. (1987). La Nuit transfigurée. *Liberté*, 29(1), 82–84.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MICHEL PIERSSENS

La Nuit transfigurée

Pour beaucoup, la Grande Noirceur est derrière nous, à la fois preuve que le Québec a bien une Histoire, et marque de ce que cette histoire est achevée. La grande rupture ayant eu lieu, il ne resterait donc qu'à épouser pleinement le vertige d'une modernité toujours plus radicale, c'est-à-dire sans mémoire.

André n'était pas de ceux-là. Son souci des derniers temps, pour lui que le temps, devenu rare, travaillait, je crois qu'il faut le comprendre comme une double inquiétude: comment prendre la mesure de ce qui, obscur ou lumineux, fait l'héritage d'aujourd'hui? Comment, aujourd'hui, définir la tâche de qui veut penser dans, et avec, et contre ce legs? C'est dire toute l'urgence qu'André mettait à vouloir élaborer d'un même mouvement une histoire critique du Québec dans sa littérature, et une position éthique pour l'écrivain à venir. C'est de cela qu'il m'a parlé la veille de sa mort, ses forces déjà brisées mais sa lucidité intacte, avec le courage simple de qui se sent égal à sa tâche.

Cela se traduisait dans son désir de susciter ou de favoriser l'émergence d'intellectuels nouveaux — ce pour quoi la formulation des fins de l'Université était pressante — comme par celle de relire toute l'histoire de la littérature au Québec pour y discerner ce qui en fait une vraie littérature, avec de vrais écrivains.

La littérature: cela devait s'entendre, non pas comme une succession de thèmes ou un enchaînement de formes, mais plutôt comme l'archive complexe de ce qui, dans cette société, a fini par produire des écrivains dont l'œuvre nous interroge. C'est là que se joue du même coup indissociablement la question éthique, car l'écrivain n'est pas seulement celui qui raconte une histoire ou qui produit des livres: il est celui qui reçoit l'énigme entière de l'homme à travers les questions toujours partielles posées par le peuple auquel il appartient.

Dans ce grand livre qu'il projetait — «écoute bien, c'est important», me dit-il à plusieurs reprises, — il faudrait donc aller relire les textes, comprendre et formuler la poétique profonde qui se cherchait en eux et qu'il ne fallait pas leur apporter du dehors; il fallait retraverser le siècle passé, si mal connu, si négligé, si méprisé; il fallait reprendre le fil conducteur du spirituel, seul témoin au Québec de l'inquiétude profonde d'où naissent les grandes œuvres; il fallait refaire le cheminement de la langue, où se jouent tous les débats...

La préoccupation d'André, qui voulait faire apparaître et dessiner la figure globale d'une culture authentiquement québécoise, ne pouvait donc se séparer pour lui d'une méditation sur la culture en général, qu'elle prenne la forme de la Renaissance française ou du romantisme allemand, de la pensée viennoise des années 1900 ou de la recherche anthropologique américaine d'aujourd'hui, qu'elle se fasse philosophie, littérature ou musique. Il n'y a pas de petite culture parce qu'un peuple est petit: il y a culture tout court dès qu'il se trouve des gens pour, depuis leur sol à eux, travailler au grand chantier des questions communes. C'est pourquoi, armé de cette vision, rien ne le peinait plus, quand on l'invitait à écrire ou à parler à l'étranger, que d'oublier que, Québécois, il avait certes quelque chose à dire du Québec, mais aussi de Rabelais ou de Bakhtine, ou de Hofmannstahl.

André redoutait tout ce qui pouvait isoler les intellectuels et les écrivains d'ici des intellectuels et des écrivains d'ailleurs — obstacles souvent minimes mais qu'il percevait comme des butées incontournables de l'histoire dont il faisait partie. C'est ainsi qu'il pouvait, après telle conversation sur les pouvoirs de notre langue, s'interrompre pour me dire avec tristesse qu'un Français ne comprendrait jamais le plaisir et l'étonnement qu'il avait à employer parfois un imparfait du subjonctif.

Dans cette dernière conversation, pourtant, j'ai senti qu'il espérait toucher au but, atteindre ce point où il pourrait être à la fois et sans remords tout entier d'ici et écrivain de toujours. Nous avons cru tous deux ce soir-là que nous boirions bientôt ensemble, chez Rabelais, la bouteille de vin de chez moi — tout à côté — que je réservais pour l'occasion promise depuis longtemps. Mais la Sibylle de Panzoust ne prononcera pas l'oracle de son «Trinch!» et je n'ose pas interpréter cet arrêt, qui paraît trop confirmer le souci d'André devant tant d'autres gestes inachevés.

Je lui avais apporté une cassette, qu'il n'aura pas eu le temps d'écouter: *La Nuit transfigurée*, dans l'enregistrement de Boulez au

Domaine Musical, qu'il me disait ne pas avoir. Schoenberg y préparait le congé qu'il allait donner à l'ancienne tonalité, et ouvrait la polyphonie à des complexités nouvelles. Je voulais dire par là à André que j'y voyais à la fois un symbole et un exemple: une tentative qui désignait pour moi précisément ce que lui-même tentait, contre les forces de la noirceur — grâce à lui, malgré la mort, déjà moins ténébreuse.